

Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Soziologie = Revue suisse de sociologie
= Swiss journal of sociology

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Soziologie

Band: 12 (1986)

Heft: 1

Artikel: Ou va le travail humain?

Autor: Willener, Alfred

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-815015>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 02.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

OU VA LE TRAVAIL HUMAIN ?

*Alfred Willener*Université de Lausanne, Institut de Sociologie
des communications de masse
19, Av. Vinet, 1004 Lausanne

I.

Entre 1947 et 1950, Georges Friedmann a écrit un ouvrage intitulé *Où va le travail humain ?* Friedmann était le père fondateur d'une *first generation* de sociologues, en France. Il a lancé ce qu'on a fini par appeler "sociologie du travail". J'ai pensé reprendre l'interrogation de ce titre, aujourd'hui, pour y répondre autrement que Friedmann l'avait fait. Cette question attire d'emblée l'attention sur trois choses : l'évolution du travail, l'humain, et indirectement les difficultés de définition du travail. Dire "travail humain", c'était introduire le souci qu'on ne perde pas de vue que le travail est, bien sûr, le propre de l'homme (Mensch) et non des animaux. C'est encore supposer qu'on est d'accord qu'il faudrait que les humains travaillent humainement, et non comme des bêtes. Et peut-être même qu'on ne perde pas sa vie en la gagnant dans des occupations laborieuses bêtes.

L'ouvrage de Friedmann a connu plusieurs rééditions, ce qui témoigne de l'intérêt que suscitait alors l'évolution du travail. A chaque réédition, l'auteur devait allonger la liste des notes et la bibliographie. Dans la préface à la 3e édition, en 1963, il note ceci: "je regrette que les volumes présentés en librairie ne soient plus assortis d'une bande publicitaire; j'aurais suggéré d'y faire suivre le titre "*Où va le travail humain ?* de la réponse : ... à sa perte".

Que signifiait ce cri d'alarme ?

Je ne crois pas que Friedmann ait, à cette époque, pensé en premier lieu à la disparition progressive du *nombre* global de postes de travail. S'il parle de "travail humain", c'est qu'il juge certaines formes de travail plus humaines que d'autres. Sa référence est le travail de l'artisan, ou dans l'industrie, le stade ouvrier resté artisanal dont parle aussi Alain Touraine dans son premier livre. Dans un premier stade, A, le travailleur, comme l'artisan, a une autonomie professionnelle. Il garde un rapport manuel à son produit, le cycle complet de ce travail est, dans le meilleur des cas, la construction d'une chose assimilable à une

oeuvre. L'activité a un sens. Dire que le travail va à sa perte, c'est dire "on s'éloigne de plus en plus de l'artisan".

Bien entendu, nous sommes simultanément confrontés avec deux questions : quelle est la *nature* du travail, *combien* de postes de travail sont-ils disponibles ? Mais ces deux questions devraient être croisées, ce qui mène à une impasse, surtout si l'on ne veut pas perdre de vue l'évolution. Il ne semble pas qu'il existe des descriptions, sur une longue période, par pays, dans lesquelles ventiler les formes de travail et leur répartition quantitative. Il n'est pas sûr que ceux qui se préoccupent du quantitatif pensent au qualitatif, et vice-versa.

Pour ce qui est de l'évolution du travail en diverses phases, j'ai vécu longtemps à mi-chemin de la fascination et de la déception. D'une part, c'est intéressant de catégoriser. Avec Touraine, pour le travail industriel, on disait stade A, quasi artisanal; stade B, mécanisé, le temps de O.S. sur chaînes de montage; stade C, la production (quasi) automatisée. Comme les secteurs d'après Clarke en primaire, secondaire, tertiaire la catégorisation en stades permettait de classer, d'entrevoir des tendances. D'un autre côté les catégorisations évolutives sont aussi un exercice décevant. Ceux qui tentent de comprendre l'évolution perdent de vue ce que j'appellerai le problème de la *coexistence* difficile, mais réelle, des stades et des secteurs. A l'inverse, ceux qui s'en tiennent à étudier le fonctionnement du moment tendent à s'enfermer dans un réel qui n'est éternel qu'en apparence. Tout se passe comme s'il convenait de diviser le travail intellectuel entre ceux qui ne voient que la *production* de la société, et ceux qui ne voient que son fonctionnement et sa *reproduction*.

II.

J'aimerais maintenant rapprocher le cri d'alarme de Friedmann de la question que R. Dahrendorf a jetée comme un pavé dans la mare des sociologues, lors d'un récent Congrès. *Geht der Arbeitsgesellschaft die Arbeit aus ?* Est-ce que la "société de travail" va tomber en panne sèche de travail ?

C'est là une question explosive. Elle rappelle le scandale du *chômage*, en proposant de le dédramatiser, puisqu'elle laisse entendre qu'on n'est peut-être plus dans une société de travail. Puis elle vise les visions de la société qui font du travail le *moteur* de celle-ci.

Si l'on veut aujourd'hui éviter de grossiers malentendus de fond, je crois qu'il faut tenter de situer de quoi l'on veut parler,

et à quel niveau ... Qu'entendons-nous par travail ? Qu'est-ce que cette "société de travail" ? Sommes-nous dans une "société post-industrielle" ? *Dans quels cas a-t-on le droit de définir un ensemble complexe, par une de ses parties ?*

Il est curieux que l'expression "société de travail" soit pratiquement inconnue dans l'usage français. Hannah Arendt parlait d'une *labouring society*. Je pense qu'il convient de la suivre, pour définir cette *Arbeitsgesellschaft*. Elle distingue d'une part, le travail-créateur, qu'elle appelle *work* et d'autre part, le travail-labour (*labour*), à côté de bien d'autres "activités" (*action*). D'où la *labouring society*, la société de travail-labour.

Dans la tradition marxiste, les *rappports de production* et *l'état des forces productives* définissent l'essence de la société. De manière plus lâche, compatible avec la description positiviste, le travail rémunéré définit, s'il y a une "population active" majoritairement salariée, la société de travail, même si la question du simple nombre des emplois dans le secteur secondaire reste dans l'ombre. Peut-être serait-il plus juste de parler, dans ce cas, de "société industrielle" (*labouring*) ?

Enfin, dire "société de travail" se justifie *culturellement*. Dans des pays comme le nôtre, l'éthique puritaine traverse la vie quotidienne, autant que le monde du travail. Ceux qui, d'une manière ou d'une autre, se trouvent "hors travail", n'ont pas d'existence sociale.

A partir de là je crois que trois thèses dont il faudrait examiner le bien-fondé valent la peine d'être formulées :

- a) nous sortons de la "société de travail", parce que le consensus sur le travail comme *valeur* n'est plus suffisant. - Il conviendrait, à cet égard, d'évaluer l'importance plus ou moins stratégique de quelques tendances récentes au retrait, notamment, mais pas exclusivement, parmi les jeunes. Quel est le poids des contre-cultures, voire des anti-cultures, quelle est l'influence de la "culture de masse", dans ce sens ?
- b) Nous sortons de la "société de travail-labour" quantitativement, parce qu'il y a moins de travail rémunéré, et parce que le travail qui reste, est de moins en moins un travail aliéné. Pour évaluer sérieusement cette éventualité, il conviendrait sans doute de recenser la part de *nouvelle déqualification* qui s'observe et se développe. Et il faudrait étudier la part grandissante de l'aliénation dans le travail créatif exécuté, même avec enthousiasme, p.ex. par de jeunes cadres techniques et scientifiques. Le cas exemplaire de Silicone Valley mériterait d'être discuté.

- c) Nous sortons de la "société industrielle", par tertiariation, ou par le fait que l'industrie ne serait plus le moteur de l'ensemble. C'est ce que disent confusément ceux qui se servent de l'étiquette de société *post-industrielle*. Il est possible, comme l'a exposé Alain Touraine dès 1969, d'appeler *post-industrielle* une société qui n'est plus définie principalement par les décisions des entrepreneurs et des financiers de l'industrie. On aurait, à la place d'une société de production, la production de la société, faite par un ensemble d'acteurs et de mouvements sociaux.

Ces thèses sont de niveaux sociologiques différents. On peut les aborder avec plus ou moins d'optimisme, armé ou non de données empiriques. Pour ma part je suis plutôt sceptique. Et je pense que des voies d'exploration complémentaires doivent être prises. Tout n'est pas joué à ces niveaux. D'ailleurs les nouvelles tendances qui se font jour n'ont, me semble-t-il, pas renversé les tendances établies.

III.

Où va le travail humain ? Je propose qu'on examine la thèse : *le travail-labeur est refoulé.*

Une part de postes de travail a, certes, été supprimée par l'évolution technique, en même temps que de nouveaux postes, parfois plus intéressants, parfois moins intéressants, ont été créés. Parlons d'une autre tendance, pour un instant. Divers refoulements se produisent. Les travaux les moins humains ont été exportés vers le dit Tiers-Monde. D'autres travaux, et pas les meilleurs exemples de travail "humain", sont sous-traités sur place à une main d'oeuvre d'immigrants. A côté de ce refoulement, il y a la part plus grande de travail de maison faite par les femmes qui ont perdu leur poste salarié. Elles sont souvent les premières licenciées. Cette variété de refoulement nous introduit vers la variante la moins étudiée. Une part notable de travail officiel, assuré jusqu'ici par des autochtones des deux sexes et d'âges divers, est refoulé soit dans la zone du travail noir (donc rémunéré clandestinement), soit dans la zone très peu explorée, du travail non payé, fait "pour soi" (*Eigenarbeit*). Bien entendu, en entrant là dans la sphère de la vie quotidienne, du temps dit "libre", l'analyse va se heurter à bien des difficultés. Il reste que beaucoup de travail "pour soi" est bien du type *travail-labeur* et non du travail créatif ou du divertissement. Il en va ainsi du "travail" qui ne semble pas, jusqu'ici, avoir reçu ce nom : le travail de transport, le travail du consommateur, mais aussi le travail d'acquisition de savoirs et de savoir-faire, à divers moments de la vie, et plus classiquement, le travail que les fem-

mes font à la maison, ce qu'on appelle trop vaguement le "ménage" et qui comprend l'élevage et l'éducation des enfants (travail occasionnellement accompli par des hommes, ou partagé entre femmes et hommes). Enfin, il y a divers types d'activités sociales qui finissent par constituer une plus ou moins lourde charge, plus ou moins obligatoire et fastidieuse. Il est sans doute caractéristique que la frontière entre une "activité de loisir" et ce type de "travail" inofficiel nous paraisse difficile à tracer. L'économie de marché ne cesse, à travers bien des voix, de présenter les "activités" de la vie quotidienne comme le royaume de la liberté de choix pure et simple. La publicité regorge de sourires. Certains n'ont pas hésité à suggérer que ce serait désormais le peuple qui constitue une *leisure class* selon le mot de Veblen. A de tels interprètes, les femmes et les hommes concernés par ces charges de travail-labour privé pourraient sans doute rétorquer : "eh bien *do it yourself* et tu verras".

Une partie de l'hypothèse du refoulement affirme plus précisément que des efforts fréquents, souvent durables, fastidieux, pénibles, dont on se passerait, mais on ne le peut guère, empêchent le temps dit "libre" d'être libre, comme le veut l'idéologie. Elle affirme que, malgré la modernisation, les charges de la vie quotidienne augmentent, que le travail économisé ailleurs est refoulé par là et reste nécessaire au maintien du système. En plus, mais je n'ai pas le temps d'insister là-dessus, des secteurs de vie alternative se développent, dans lesquels la nature du travail mériterait d'être étudiée critiquement.

IV.

Serions-nous donc dans une société "post-industrielle" ? En reprenant cette question, je propose qu'on examine là encore une thèse supplémentaire. *Notre société est omni-industrielle*. Si l'industrie est moins centrale, au sens d'activité productive de biens *matériels*, notamment par un travail portant sur la nature, elle n'est pas moins centrale pour autant. L'industrie, entendue comme travail organisé, collectif, exigeant du capital, fabriquant des "produits" standardisés, en grande quantité (en série), s'est répandue. Le schéma industriel s'est diffusé transversalement, du secteur dit secondaire, à tous les autres, y compris à la recherche scientifique, mais aussi, il ne faut pas l'oublier, à celui de l'information et de la culture plus ou moins artistique.

J'ai cherché des images qui illustrent la transition. Je crois qu'on les trouve dans le film de Charlie Chaplin LES TEMPS MODERNES. Ceux d'entre vous qui ont vu ce film se souviennent probablement de la caricature de l'ouvrier qui doit suivre la ca-

dence de la chaîne. On peut penser que de tels services sont désormais automatisés. Mais il y a deux autres passages de ce film qui étaient prémonitoires et deviennent chaque décade plus actuels. C'est la séquence de la machine à manger. Qui pourrait ignorer que notre société en est venue à l'industrialisation de l'alimentation, au *fast food* ? Et l'on se souvient de l'écran géant qui télévisait l'image du patron jusque dans le hall des machines. Chaplin était un visionnaire, à une époque où l'on ne connaissait encore ni les caméras de surveillance, de plus en plus répandues maintenant, ni l'extraordinaire réseau des écrans de télévision qui couvre désormais, à travers diverses chaînes - beaux vocables - la vie de pratiquement tout le monde. Surveillance indirecte, certes, mais présence puissante de normes et de têtes dirigeantes. Ce qu'à tort, bien sûr, on appelle non pas arrosage de la population par les media, notamment électroniques, mais "communication", est un domaine qui s'industrialise davantage chaque année.

Qu'est-ce qui ressemble plus à la chaîne de montage, à l'archétype industriel devenu référence, que les méthodes de montage journalistique ou cinématographique ? Les audiences voient défiler devant elles des produits de plus en plus standardisés, malgré le pluralisme maintes fois réaffirmé qui se révèle 19 fois sur 20 être une pseudo-pluralité. Les chaînes tournent de plus en plus vite. La fabrication demande de gros capitaux, là encore on s'éloigne de l'artisan. La division du travail se complexifie. De très grandes équipes de rédaction produisent des produits de presse si pressés, si rapidement construits, puis obsolètes, si semblables même de style, qu'on repense au *fast food*.

Pour ce qui est du cinéma, André Malraux a dit un jour, après avoir traité de quelques aspects artistiques des oeuvres culturelles que sont certains films : ..."*par ailleurs, le cinéma est une industrie*". Depuis que la consommation de films de tous niveaux, à travers la télévision, est devenue proprement massive, les aspects industriels sont devenus plus visibles, les rapports de production, diffusion comprise, dominent plus largement les considérations esthétiques et intellectuelles que par le passé, ce qui ne veut pas dire que des oeuvres fortes, voire critiques, ne puissent occasionnellement surnager. Tout n'est pas noyé dans le flot des produits destinés, comme on dit, à la masse, mais les méthodes de production sont plus industrielles que jamais. Les acteurs tant adulés sont des sortes d'ouvriers spécialisés surpayés, leur travail se fait dans l'émiettement, le sens du produit fini ne commence à émerger que lors du montage, et il dépend beaucoup des campagnes de lancement, etc.

Tout ceci, Adorno l'a prévu, analysé et dénoncé dès le début des années 50. Il faut éviter, écrivait-il, de parler de *culture de masse*. On risquerait de souscrire à l'idéologie qui prétend que ces

développements expriment ce que veut la masse. Il s'agit de production industrielle de biens d'ordre culturel, d'une *industrie culturelle* qui empêche la formation d'individus autonomes. Nous sommes en présence d'un cercle vraiment vicieux. Ce secteur s'ingénie à fabriquer quasi industriellement l'inconscience, en même temps que des produits standard à fabriquer des individus standards. Quitte à dire ensuite "que voulez-vous, nos programmes plaisent à notre public".

Bien entendu, le cas extrême des produits médiatiques fabriqués en série, ce sont les "séries" de type feuilleton. Il n'y a guère que la musique de type boum-boum qui coule à flots sur un nombre croissant de radios publiques et privées qui dépasse encore, en industrialité, le feuilleton. J'emploie ce terme parce qu'il n'y a curieusement aucun terme générique qui englobe ce que les musiciens appellent 'musique binaire'. Terme intéressant : on retrouve, en effet, dans cette musique le schéma du 01, 01, silence/coup de batterie, qui est bien de l'âge des ordinateurs. Cette musique rythmée stéréotypée est issue initialement de la musique de danse populaire parmi les noirs américains, du *rythm and blues*. Imitée et spectacularisée par divers courants, cette musique est devenue *rock and roll*, *rock*, *hard rock*, mais aussi *disco*, etc. Les variétés que distinguent les adeptes étaient nombreuses. Elles se distinguent de moins en moins. Tout se passe comme si les courants passaient dans une sorte de *melting pot*. De plus en plus évidemment produite au moyen d'appareillages électroniques, la fabrication d'un disque peut désormais être réalisée par une équipe très réduite de personnes. On superpose de nombreuses pistes, à l'enregistrement. Tous les instruments sont électriques, le plus souvent synthétiques: batterie, automatique ou non, sans tambours ni cymbales, tout en un petit coffret, synthétiseurs permettant de jouer les violons, les cuivres, et même les guitares et la basse sur claviers, vibrato et glissando compris, effets divers. Ce qui compte, Adorno l'avait vu avant tout le monde, ce sont les effets, plus exactement, pour toute la culture industrielle, le *calcul des effets*. Si le produit fini donne l'impression d'un orchestre, du rythme, des guitares, etc. le but est atteint. La marchandise se vendra. Rapidement oubliée elle sera rapidement remplacée par un produit de même nature, fabriqué dans des circonstances analogues, quelques perfectionnements techniques, une ou deux modifications de style venant renouveler la surface. Et ainsi de suite. La caractéristique maîtresse de l'industrie culturelle, comme de la société est peut-être bien la *répétition*, la reproduction, au moins autant que la création et l'invention. Dans ce sens aussi, la vie privée n'est pas privée de travail. On y retrouve les schémas des processus répétitifs de production.

V.

Je dirai, à titre de conclusion provisoire, qu'il me semble que nous sommes non pas dans une société *post-*, mais *néo-industrielle*. S'il est vrai que nous ignorons le poids exact des tendances nouvelles qui ont été relevées, un renouvellement existe sans doute. Mais les déplacements, les innovations, sont utilisés pour rénover le système qui, loin de s'écrouler ou d'éclater, s'est pour le moins maintenu, peut-être même consolidé.

Je me suis longtemps demandé pourquoi l'expression germano-américaine de *Spätkapitalismus/late capitalism* posait un problème de traduction française. C'est peut-être que "*capitalisme tardif*" ou *feu* le capitalisme (*late ...*) feraient la part trop belle à l'innovation. L'expression capitalisme "avancé" va encore plus loin dans cette direction, surtout dans la bouche de certains.

A la réflexion, je me dis que le système - qu'on le définisse comme société de travail, société industrielle, ou capitalisme - est effectivement "avancé". Il est capable d'être *différent* et même à la fois.

Ce qui fait problème, bien davantage que la survie du travail, c'est peut-être la survie de la société. Comme l'ont récemment montré quelques auteurs, parmi lesquels Barel qui insiste sur le vide de sens, et Lipovetsky qui parle de vide social, à propos d'individualisme contemporain. La question dahrendorfienne "Est-ce que la société de travail va manquer de travail ?" ne devrait-elle pas être retournée ? *Geht der Arbeitsgesellschaft die Gesellschaft aus?* Est-ce que la société de travail va tomber en panne de société ?

Ce sera peut-être le sujet de notre prochain Congrès.

BIBLIOGRAPHIE

- ADORNO Theodor W. (1978), "Kulturindustrie, Aufklärung als Massenbetrug", in HORKHEIMER Max & ADORNO Theodor, *Dialektik der Aufklärung* (première éd. 1947, Amsterdam), Fischer, Frankfurt.
- BAREL Yves (1984), *La société du vide*, Seuil, Paris.
- FRIEDMANN Georges (1950), *Où vas le travail humain ?*, Gallimard, Paris.
- LIPOVETSKY Gilles (1983), *L'ère du vide, essais sur l'individualisme contemporain*, Gallimard, Paris.
- TOURAINÉ Alain (1955), *L'évolution du travail ouvrier aux usines Renault*, C.N.R.S., Paris.